

**A**près quatre ans d'activité éditoriale, l'heure est aux bilans intermédiaires. Sommes-nous parvenus à publier les textes promis dans notre projet initial? Rappelons que l'intention de *Carnets de bord* est de proposer un espace d'écriture qui valorise les exercices de réflexivité, qui valide le caractère inachevé d'un raisonnement, qui motive les prises de position critiques ainsi que les essais expérimentaux. Lorsque le projet de *Carnets de bord* est né, notre volonté la plus ferme était de créer un laboratoire d'écritures désinhibées. La mise à nu du chercheur représentait pour nous une manière de désamorcer «l'esprit de sérieux» et la pose scolastique trop confiante. Non sans humour, nous songions au départ à casser les fausses évidences, à questionner la part de désintéressement dans la fabrique du savoir, à nous inspirer des canulars pour démasquer les styles arides et impersonnels qui prévalent dans certains textes. Il va sans dire que cet esprit d'(auto) dérision naît des ambiguïtés que les chercheurs entretiennent à l'égard de leur propre milieu. Reconnaissons de la liberté que ce milieu offre – par le fait qu'il légitime les activités soupçonnées ailleurs d'être inutiles, élitistes, vaseuses, etc. – les chercheurs ne sont pas moins confrontés aux contraintes institutionnelles (stratégies de carrière, incertitudes professionnelles, hostilités entre pairs, pesanteurs bureaucratiques). Ainsi, avec le projet de *Carnets de bord* l'idée était de rendre visible, à l'intérieur même du champ universitaire, les tensions et les contradictions communément partagées, mais rarement explicitées. C'est par la voix des jeunes chercheurs que nous avons cherché à rendre manifestes les promesses et les déconvenues des parcours académiques. Représentant

le devenir de l'institution, ils sont l'objet d'attentions et de sélections, ils éprouvent de manière précoce l'anxiété diffuse de la lutte des places dans un univers construit autour de valeurs «désintéressées». Tout en prenant en compte ces contrariétés, notre idée était aussi de renouer avec la bonhomie, la camaraderie et la satire salvatrice qui confèrent au travail intellectuel une dimension collective essentielle.

Cela étant, la réalité anxiogène prend le dessus et permet de comprendre l'appréhension à partager avec autrui des «carnets de bord» tels que nous les avons pensés. Si nous avons publié des articles correspondant à notre dessein initial, le fait est qu'ils ne sont pas majoritaires. Après avoir lu et commenté une centaine d'articles – écrits pour la plupart par des apprentis-chercheurs – nous avons réalisé les difficultés qu'ils ont à s'aventurer sur le terrain de la réflexivité et à employer le «Je». Plus soucieux de répondre aux conventions de l'écriture universitaire – souvent au prix de frustrations et d'insatisfactions – les jeunes scripteurs tendent à maintenir (artificiellement) à distance leur objet. Ils s'efforcent de le décrire, de l'interpréter, de l'inscrire dans une série de travaux accomplis, mais ils craignent le dialogue tendu et la phrase incarnée. Les articles sont «intelligents», «méthodiques», «sans fautes majeures», mais sont-ils véritablement habités? La «relève académique» est-elle censée être un corps de spécialistes sans cœur et sans verve? Bien sûr, ces scrupules ne sont pas étrangers à la fragilité de leur position dans le champ duquel ils espèrent tôt ou tard une reconnaissance. Pour nombre d'auteurs confrontés à des conditions solitaires et/ou précaires, le fait même de rédiger et de publier un texte constitue une forme d'encouragement à poursuivre leur travail. Dans ces conditions, certains se disent qu'il vaut mieux remettre à plus tard, ou déplacer dans d'autres lieux, les prises de risques d'une écriture hardie. En conséquence, au fil des numéros nous avons publié des textes qui, malgré leurs qualités intrinsèques, sont loin des audaces attendues.

Il ne demeure pas moins que nous n'avons pas oublié l'intention initiale de *Carnets de bord*. Ainsi, la préparation de ce numéro 9 a été l'occasion de débattre sur le projet éditorial et sur nos attentes. Plus nous avançons dans nos recherches, dans nos lectures, dans nos interrogations, dans nos existences, plus le regard porté sur la réalité est informé et inquiet. La prise en compte, implicite ou explicite, du contexte dans lequel les auteurs rédigent, pensent, débattent, est devenue un aspect essentiel dans les réflexions que nous menons sur le projet éditorial. Or, il est difficile d'ignorer ce contexte alors même qu'il est fortement présent dans les politiques universitaires censées devenir «plus compétitives sur le marché mondial de la connaissance». S'il faut prendre au sérieux les discours publics sur «la relève académique», alors méditons sur la responsabilité des candidats en termes de pensée et d'engagement dans le monde. Comment se positionnent-ils vis-à-vis de l'enthousiasme politique à

créer des «pôles de compétence», des «centres d'excellence», bref, des organismes d'une gestion économique et efficace de la connaissance? Peuvent-ils faire abstraction, au moment où ils mènent leurs recherches, d'un contexte où le «savoir» est un enjeu décisif dans les économies capitalistes actuelles? Il est d'autant plus important de considérer ces données qu'elles structurent fortement la manière même de penser et d'orienter les problématiques dans un sens «rentable». Or, les sciences humaines sont a priori les mieux placées pour connaître les liens entre le langage et le pouvoir, pour interroger la diffusion d'une rhétorique managériale dans leur propre champ<sup>1</sup>.

Les  *carnets de bord*  des chercheurs – ces espaces intimes d'écriture et de méditation – laissent-ils transparaître les aspérités générées par le principe de la concurrence? Est-ce que l'existence même des carnets qui consignent une inquiétude, une résistance, une envolée poétique, n'est pas mise en cause? Pour pouvoir les remplir, il faut bien être en mesure de ralentir les cadences, de libérer l'esprit du diktat des agendas, de contrarier l'autocensure. Appliqués au monde universitaire, les principes qui gouvernent le monde des réseaux tendent davantage à transformer la recherche en une succession rapide de projets et de réunions, sans que les chercheurs puissent toujours s'accorder la lenteur requise pour le mûrissement des idées. C'est dire les effets de tels rythmes sur la liberté intellectuelle, sur l'esprit rêveur, sur la coopération fraternelle et sur la consolidation de la masse critique.

Partant de là, comment inciter les auteurs à s'accorder des pauses réflexives, à prendre plus de place dans leur propre texte sans viser en premier lieu l'allongement du curriculum de leurs publications? Comment rétablir aujourd'hui la tradition de «l'essai», un genre qui se définit justement par la tentative, par la volonté d'échapper aux étiquettes, par le charme des contradictions avouées? Dans notre visée, les carnets de bord sont des essais potentiels, des réflexions non abouties par lesquelles le soi se constitue. L'essai est un genre qui pardonne l'ambiguïté, qui ne censure pas l'interprétation approximative, mais qui exige en contre-partie une personnalisation du style, une mise en avant d'un Je. Car l'essai est une épreuve par laquelle l'auteur quitte le refuge du «Nous» académique pour se révéler en tant qu'entité singulière et pour partager avec les lecteurs anonymes un questionnement.

Remplir et communiquer les pages d'un carnet de bord ne sont pas que des entreprises épistémologiques ou des démonstrations d'une compétence. Certes, ces pages rendent compte de la construction d'un savoir, d'un affinement des méthodes, des étapes discontinues de l'enquête. Mais surtout ces prises de notes participent d'une investigation du soi soumise aux contraintes de la sincérité et de la responsabilité. Une investigation qui est parfois déroutante, en témoignent les paragraphes interrompus, les phrases biffées, les annotations confuses, les tentations de l'abandon. Mais c'est au prix de

cette lutte contre soi-même, menée dans le processus d'écriture, que la voix garrottée finit par s'affranchir des habitudes et de «l'écriture qui convient». Travail de longue haleine, la rédaction disciplinée des carnets reste l'une des meilleures voies pour découvrir soi-même l'urgence qui gouverne l'écriture. Les moments de désarroi face aux pages banches proviennent souvent des crises de scepticisme qui guettent tout auteur: à quoi bon se donner autant de peine? Suis-je à la hauteur de mes ambitions? Quelle est la portée réelle des obsessions personnelles consignées dans les bloc-notes? Or, l'écriture est une opération libératrice par laquelle les mouvements intimes de l'âme deviennent des réflexions communicables. Surtout, envisageons les  *carnets de bord*  comme des archives de l'expérience subjective de l'histoire. Sous cet angle, les carnets portent les stigmates du temps, les stigmates qui habitent celui qui enregistre patiemment ses conversations tendues avec le réel.

Pour insuffler cette idée, nous avons tendu des «pièges» aux auteurs. Le dossier thématique de ce numéro en est une illustration: les auteurs avaient pour consigne de rédiger un texte à partir de l'énoncé «j'échoue». Le «Je» est l'entité à partir de laquelle la réflexion sur l'échec est menée, sans qu'il s'agisse de passer au confessionnal pour faire l'aveu d'une défaite. Rassurons d'emblée le lecteur: «J'échoue» n'est pas un dossier accablant mais un dossier dérangent. Aux auteurs nous avons soumis une matière à penser. Et les contributions publiées dans ce numéro attestent non seulement de différentes sources d'inspiration mais aussi de la liberté de ton avec laquelle chacun a voulu aborder une telle problématique. Dans les textes ici réunis, le «Je» est souvent un autre, personnage réel ou archétypique. Le «j'échoue» est l'individu contemporain qui craint en permanence de mal tomber, des craintes générées par les épreuves du capitalisme flexible. Le «j'échoue» est la voix ordinaire étranglée par les réussites de la comptabilité analytique mais aussi la voix de l'écrivain qui s'en moque amèrement. Le «j'échoue» devient «ils échouent» lorsque des écrivains peinent à déchiffrer l'intention d'un peintre, lorsque Pierre Rivière se débat en vain avec la justice pour honorer son père, ou encore lorsque Lewis Trondheim écrit son désœuvrement, avoue les pannes de vitalité qui empêchent momentanément la création et qui ne sont pas étrangères à l'air du temps qu'il respire. Dans ce dossier thématique, l'échec est donc pensé à la fois en tant que chance pour la pensée (c'est à partir de l'inconfort

1. Pour une réflexion critique sur la subordination du champ intellectuel à la logique du marché, voir Christian de Montlibert, 2004, *Savoir à vendre. L'enseignement supérieur et la recherche en danger*, Paris, Raisons d'Agir.

du ratage que l'esprit se réveille) et en tant que signe historique de la contingence (qui définit les critères de la réussite et qui les cautionne?).

Au dossier viennent s'ajouter des rubriques, en apparence nouvelles mais qui en réalité précisent les intentions premières de la ligne éditoriale. Comme son nom l'indique, dans les «Coulisses de la recherche» il s'agit de se promener dans les chantiers qui restent le plus souvent dissimulés. Ces chantiers où les travaux se trouvent à l'état provisoire, où les auteurs prennent le risque d'exposer une problématique embryonnaire voire un revirement en cours de route, de revenir sur les phases heureuses et moins heureuses de la recherche, etc. Ecrire sur les coulisses est un exercice par lequel l'auteur se présente sous un jour plus humble mais aussi plus courageux. Derrière les publications d'un travail abouti, il connaît nombre d'expériences sujettes à la réflexion, s'accorde des respirations pour écrire sur autre chose et dans d'autres termes.

Suivant un esprit identique, la rubrique «Décloisonnement» a pour objectif de réunir des articles où les auteurs rendent compte de leurs déplacements, de leurs errances en dehors des lieux de l'académie. Ils ne sont plus dans un amphithéâtre, dans un colloque, dans un bureau. Ils militent dans une association ou dans un parti politique, ils rédigent des piges pour un journal, ils font une émission radiophonique, ils élaborent une exposition, ils mettent en scène une pièce de théâtre, etc. Dans ces autres cadres, ils transposent et mettent à l'épreuve leurs interrogations, se confrontent au «grand public» maintenu à distance du monde de la recherche. De par ces formes plurielles d'engagement, ils affrontent d'autres manières de penser le monde, ils baignent dans le réalisme social, ils confèrent un sens autre à leur travail intellectuel. «Décloisonnement» est une rubrique inspirée de la critique nietzschéenne de l'idéal ascétique, de la séparation de l'intellect et de la chair, du divorce entre le monde savant et le monde sensible. Car le risque existe dans le milieu universitaire de produire des connaissances à distance du bruissement ordinaire, de fabriquer un discours sur l'ordre des choses sans prendre la peine de se cogner à cet «ordre des choses», sans prendre le risque de la déstabilisation, de la répulsion, de l'affection et du tourment.

Pour réaffirmer notre attachement à *Carnets de bord*, pour honorer les auteurs et les lecteurs qui nous font confiance, nous nous sommes permis une coquetterie. La nouvelle maquette inaugure un cycle de publications que nous espérons fructueux en méditations stimulantes, en échanges solidaires et conflictuels avec le monde qui nous contraint à penser. La suppression du sous-titre précédent – «revue de jeunes chercheurs en sciences humaines» – ne signifie pas un désaveu par rapport au projet qui nous a fait connaître. La publication d'articles de ceux qui font leurs premiers pas dans le travail de recherche reste un objectif fondamental. C'est le malentendu autour du caractère exclusif de cet espace d'écriture,

voire le soupçon de défendre le «jeunisme», que nous souhaitons dissiper. Les hésitations, les revirements, les incertitudes dans la pensée et dans l'écriture, ne sont pas l'apanage des novices. Laissons alors à un «jeune penseur» le soin de conclure cet éditorial:

«Moi, je n'aime pas ce que j'écris, mais si je n'écris pas, si je n'imagine pas quelque chose, je sens que je ne suis pas loyal avec mon destin. Mon destin c'est précisément cela : conjecturer, rêver, et éventuellement écrire, et très éventuellement publier, ce qui est le moins important. Mais il me faut vivre dans une continuelle activité imaginative, et si possible rationnelle, mais surtout imaginative. (...) Mais en général j'essaie d'oublier ce que j'ai écrit, car si je me relisais, je me sentirais découragé. Par contre, si je vis vers ce qui vient, si j'oublie ce que j'ai écrit, je peux bien sûr me répéter, mais je reste vivant, je me sens justifié. Autrement, je me sens perdu» (Jorge Luis Borges).

Cristina Ferreira  
crferreira@bluewin.ch